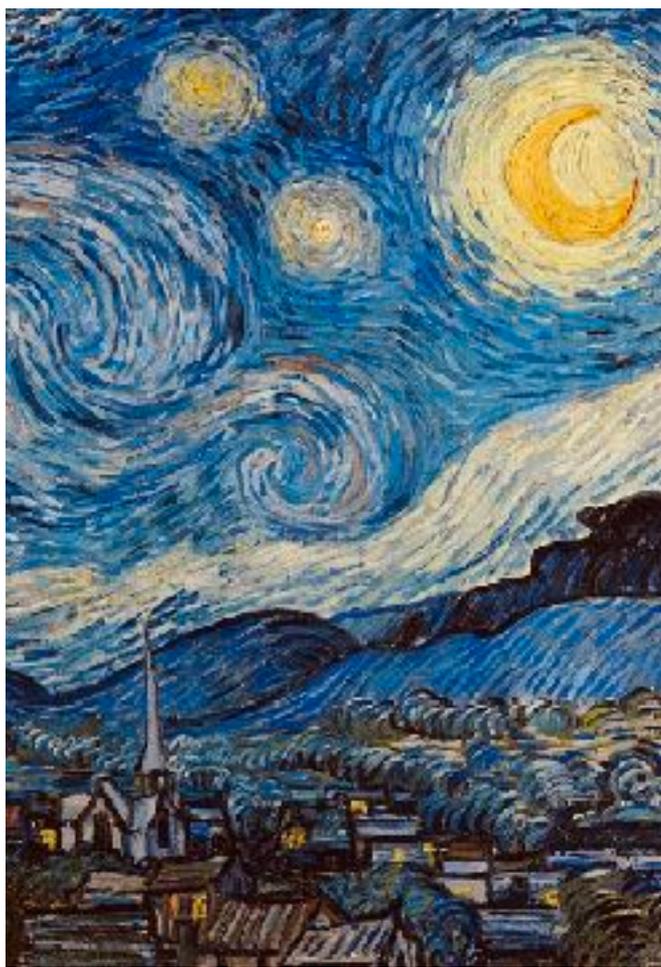


*Recueil de nouvelles*

# **JOURNÉE**



**Y. GRAMSCI**

*« Il fascismo è divenuto così un fatto di costume, si è identificato con la psicologia barbarica e antisociale di alcuni strati del popolo italiano, non modificati ancora da una tradizione nuova, dalla scuola, dalla convivenza in uno stato bene ordinato e bene amministrato ».*

**Antonio Gramsci,**

*Forze Elementari*

*L'Ordine Nuovo 26 aprile 1921*

*« Le fascisme est devenu ainsi un fait coutumier, il s'est assimilé à la psychologie barbare et antisociale de certaines strates du peuple italien, non modifiées par la tradition nouvelle, par l'école, par la vie commune sous un état bien organisé et bien administré ».*

**Antonio Gramsci,**

*Forces élémentaires*

*L'Ordre Nouveau 26 avril 1921*

# ÉPILOGUE

**U**n dix avril d'une année, puis le vingt quatre du même mois.

Puis les gens, rentrés chez eux ont, vers vingt heures, constaté.

La vie repris. Cette année là les choses pourtant ont évolué autrement. A l'équinoxe, quand il y eut autant de lumière que d'obscurité, toutes les probabilités se sont égalisées, comme les faces d'un dé non pipé.

Ce jour, dont personne ne connut la date, la singularité se produisit et les programmes politiques de tous les candidats à la présidentielle s'appliquèrent à la lettre. De vie de français, personne ne vit un jour se produire un tel événement. Les promesses s'appliquèrent telles qu'elles, sans impureté opportuniste, dans le quotidien d'un nombre limité d'élus, qui virent de leurs yeux, vécurent dans leur chair, se concrétiser la profession de foi qu'ils reçurent, par courrier, quelques mois auparavant.

Voici le récit, témoignage fragmenté, de ce qu'on appela par la suite le miracle de l'équinoxe.

# UNE JOURNÉE SOUS ZEMMOUR

**I**l trébuche ...

Iheb est pressé. Sa femme l'a appelé, ce matin, à 10h57mn. Les étudiants avaient quitté l'amphithéâtre pour la pause. Professeur à la faculté de Médecine, il ne sortait plus de l'amphithéâtre à la pause car il ne voulait pas croiser le regard de certains des étudiants. Les uns parce qu'ils venaient de le traiter de toutes les amabilités se rapportant à son accent, pourtant discret. Les autres parce que la vie lui avait appris que les regards de pitié meurtrissaient plus profondément que les regards de mépris.

Iheb sort de l'amphithéâtre se frayant un chemin entre les futurs médecins, certes moins nombreux, mais tous français, depuis que les étrangers n'ont plus le droit de s'inscrire à la faculté.

La faculté avait décidé après de houleux débats, auxquels le syndicat des enseignants a opposé un préavis de grève ouverte, de garder finalement Iheb le temps de trouver un remplaçant. La grève n'y a pas pesé plus que la spécialité d'Iheb dont il était le seul professeur dans la région.

Iheb, offusqué certes, mais réaliste, avait décidé de quitter dès qu'il le pourrait l'université, l'hôpital où il exerçait depuis dix ans, où il avait tout autant d'amis que dans la banlieue calme où il habitait.

Et des amis il en avait: le vaguemestre chez qui il tenait à récupérer le courrier directement, car c'était, dans son bureau du deuxième sous sol, la gazette de l'hôpital. Il respectait aussi les infirmières et infirmiers d'autant plus qu'il avait assuré des gardes d'infirmier, pour financer ses études de médecine, lui le fils de son ouvrier de père, licencié à 54 ans de l'usine de voitures.

Il était également décidé à quitter la France, son seul pays, puisqu'il n'avait jamais eu de papiers algériens, chose qui ne l'avait jamais affecté, car il n'est jamais allé en Algérie.

Il avait décidé... jusqu'à ce que Juliette, sa compagne, avec qui il s'est marié pendant l'internat, soit enceinte, après huit ans d'attente interminable et un parcours de procréation assistée, malgré les restrictions nouvelles à ce procédé.

Iheb courait dans les rues vides, jusqu'à ce que, haletant, il puisse rattraper un des bus qu'il prenait depuis son enfance dans cette ville de province. Ce bus passait par les quartiers populaires où il avait grandi, avant de pouvoir à la faveur de son métier de médecin puis d'enseignant, se payer une de ces maisons du quartier cosu de banlieue dans lequel se terraient les familles aisées pour avoir de la surface.

Rien n'était plus absurde pour lui que le fait qu'il n'ait jamais pris la ligne dans ce sens jusqu'au bout : jusqu'à ce quartier sympa comme disaient les gens, avant d'y habiter. Sympa veut dire qu'il n'y avait pas de gens d'ailleurs, pas de différence, ou plutôt que la différence n'y était pas visible.

Il y avait pourtant des amis. Le club de lecture où il aimait tuer les heures de vide que laissait l'absence

d'enfant dans la maison, le boulanger qui avait placardé pendant les élections une affichette de Zemmour devant la boulangerie et qui se plaisait à l'en agacer. C'était pour rire disait-il. «Toi tu ne crains rien Iheb ! Au contraire ! Tu le remercieras pour la sécurité de tes enfants !» à quoi Iheb répondait « Je n'ai pas d'enfant Gérard ! Tu le sais ça ! », pour entendre derrière le fameux « Comment-ça un arabe qui n'a pas cinq enfants ! Ah oui mais vrai, toi t'es riche t'as pas besoin de la CAF ! ».

Il y avait aussi deux ou trois confrères qu'il ne voyait plus. Bien que fier de son parcours, il ne voulait pas être confronté à leur paroles, aussi sincères qu'elles aient été, qui valaient soutien symbolique mais qui n'étaient là que pour lui rappeler sa condition actuelle.

Dans le bus, Iheb essuie son front avec la manche de sa chemise. La fameuse chemise qu'il portait le jour du mariage. A l'époque la famille de Juliette, était fière que leur fille partage le chemin d'un médecin, « même s'il était à arabe ! ».

Le bus approche du terminus. Le téléphone sonne. Juliette au téléphone dit à Iheb : « ton père est .. il n'a pas tenu .. j'aurais dû t'appeler plus tôt ... », les sanglots avaient comme aspiré le reste des mots qui l'étouffaient.

Abdelhamid, son père, était à la maison. La mère d'Iheb étant décédée, le laissant fils unique, il avait choisi que son père quitte l'appartement au onzième étage de la hideuse barre HLM qui l'a vu grandir, pour qu'il ne reste pas seul. Son père habitait la dépendance. Ses années de travail pénible ont fini par ronger ses articulations. Il été cabossé, esseulé, loin de son pays d'origine où il n'était rentré que seul, pour enterrer ses

parents, puis ses frères et sœurs. Il n'était pas pratiquant et Iheb non plus. Dans son huis-clos familial, personne ne parlait du pays ni de la religion. C'est tout juste quand le téléphone sonnait, qu'on appelait de Constantine qu'Iheb attendait la réponse de son père : ce fameux *Dieu et Grand* qu'il prononçait quand on lui annonçait le départ d'un de ses proches. Un milliard trois cent million de personnes disent *Dieu est Grand* quand on leur annonce un décès. C'est une tradition commune suivie souvent d'une locution coranique : *Nous sommes à Dieu et nous lui revenons*. Il ne s'agit pas d'une prière, il ne s'agit que de deux locutions dont personne au moment de la prononciation n'entend le sens et qui ne représentent pas un acte de foi profonde, rien de plus qu'une reproduction systématique d'un ensemble de mots.

Iheb répond : « Tu veux dire qu'il est mort ? ». Juliette ne répond pas, ou alors uniquement par un soupir étouffé par les mêmes sanglots.

Son père était malade ces derniers temps. Il ne voulait pas malgré les supplications d'Iheb être hospitalisé. Il voulait en finir. Il avait, disait-il, donné sa vie à la France. Il disait que depuis l'arrivée de Zemmour il était comme rongé par l'idée de partir. Il ne sortait plus de la dépendance ou alors pour marcher un peu, car s'aérer pour lui c'était de rester chez lui à écouter les vieilles cassettes d'Om Kalthoum dans ce pays où l'arabe était suspect dans l'espace public.

Vient immédiatement à l'esprit d'Iheb que son père n'allait pas voir son petit fils naître. Il avait choisi finalement de l'appeler Alexandre, depuis l'interdiction des prénoms « non français ». Alexandre s'écrit aussi bien en français qu'en arabe, il pensait que cela aurait pu faire plaisir à son père ... mais il était maintenant mort, et au téléphone alors qu'il descend du bus il

soupire également ne trouvant rien à dire il dit « Dieu est grand ! », « Allahou Akbar ».

Lui qui n'a jamais fait la prière, n'a jamais jeûné ou vu son père le faire, n'avait pour réflexe quand la mort lui était annoncée que de dire mécaniquement ce « Allahou Akbar » qui ne servait qu'à remplacer les mots qu'il ne trouvait jamais.

Disant ces mots, il se rend compte qu'il avait raté la marche du bus. Trébuchant, il tombe sur le jeune homme descendu avant lui et qui lançait ses chaussures sans se préoccuper des gens qui l'attendaient pour descendre.

Iheb heurte le jeune homme qui avait bien entendu le *Allahou Akbar*. Comme par un réflexe d'horreur, le jeune homme crie. Une sorte de hululement strident sort de sa gorge. Les gens ne comprenant rien de ce qui se passe paniquent et sautent hors du bus. Ceux qui arrivent à enjamber les deux hommes à terre, courent, certains criant « Un terroriste ! C'est un terroriste ! ».

Depuis l'élection de Zemmour, une ordonnance autorise le port d'armes par les membres de la Sécurité Citoyenne. Ces gens, fort volontaires, étaient convaincus de pouvoir eux mêmes apporter la sécurité là où la police y aurait manqué. Après deux semaines de formation il obtenaient leur certificat qui leur permettait d'aller chercher une arme quand ils avaient la licence de port d'armes, elle même facilitée depuis l'avènement du gouvernement Le Pen. Zemmour avait même accéléré l'adoption d'une loi instaurant la « défense excusable », qui atténue la peine pour légitime défense, au regard de l'émotion suscitée par l'agression, même si elle est non proportionnelle, plus faible que la réponse.

Justement, ce jour là, au fond du bus était assis un membre de la Sécurité citoyenne. Dernier de la file qui descendait du bus, il n'avait rien vu de la scène. Il avait cependant entendu les cris. Arrivé à la sortie du bus, il voit se lever un homme de la quarantaine, au teint basané. Le jeune homme bousculé, encore à terre lui dit : « Je l'ai entendu dire Allahou Akbar puis il m'a sauté dessus ! ».

L'homme sort son arme et tire au dos de Iheb qui essayait de se lever. Celui-ci s'effondre à nouveau. Le tireur le voyant ainsi tire à nouveau. Iheb tombe face à terre. Juliette entend tout et crie au téléphone : « Iheb ! Réponds moi ! Répond moi ! Qu'est-ce qui se passe ! ».

Iheb pousse ses dernières respiration en répondant tout bas à Juliette : « Alexandre n'avait plus de grand père, il n'a plus de pays, il n'aura pas de père .. ».



# NYCHTÉMÈRE

## EMMANUEL

**4** heures 35 minutes le réveil sonne. Sandrine entend la sonnerie comme on entend le tonnerre secouer le silence de la nuit.

Sandrine a quarante trois ans. Ce matin là elle a plus de mal que d'habitude à défaire ses ossements de l'ankylose de son corps fatigué.

Elle démêle son coude droit de la couverture qu'elle double depuis que le coût de son chauffage n'était plus soutenable, voilà sept ans. Elle arrive à faire taire son réveil.

D'un pas lourd elle quitte le lit qu'elle ne partage plus depuis près de vingt ans quand son compagnon la quittait, lui laissant deux enfants, Jérémy et Julia, alors âgés de deux et quatre ans.

Dès lors un mécanisme s'enclenche pour que Sandrine, sort de son état initial de masse organique inerte, se transmue en sujet opérant. Ce mécanisme qu'on pourrait dénommer processus d'élan de survie matinale lui permet en quelques minutes de revêtir son aspect social. Cet aspect lui même a été décidé par ces longues années d'adaptation, laquelle adaptation aura été dictée par l'impératif d'apparaître comme tous les jours dans l'habit le plus normal.

Sandrine abandonne à son sommeil Julia qui habite encore avec elle quand Jeremy a pris son envol depuis ses dix-huit ans.

Sandrine s'habille vite non seulement parce qu'elle ne doit perdre aucune seconde dans sa course permanente, mais surtout parce que vu le coût du chauffage qui augmente sans arrêt depuis la réélection d'Emmanuel Macron, elle ne l'allume plus.

Habillée, elle verse dans ses mains quelques gouttes d'eau de Cologne qu'elle rationne au nécessaire.

Elle doit tous les jours arriver avant tout le monde, et surtout partir avant tout le monde. Rien n'a changé depuis la réélection d'Emmanuel, ni ses horaires décalés, ni son salaire qui ne permet aucun luxe, qu'il s'agisse de se chauffer, ou de se nourrir à sa faim. Alors des fois sans dire à Julia, en rentrant, elle passe par la banque alimentaire prendre de quoi combler le vide du frigo, qu'elle glisse dans un sac réutilisable estampillé du supermarché de quartier qu'elle visite de moins en moins.

Ce jour là, Sandrine pointe à la station de RER à l'heure habituelle, dix minutes en avance par rapport au train de cinq heures dix. Depuis la privatisation totale du rail, il vaut mieux prévoir cette marge car à la bataille du rail ne survivent que les moins chers, donc les moins ponctuels.

Ce jour là, l'écran de la gare affiche le message qu'elle craint le plus. Un accident sur la ligne. Encore un suicide ? Elle ne le saura pas. Certainement, puisque l'accroissement de la pauvreté depuis la réélection d'Emmanuel et le désespoir des chômeurs seniors dont la retraite a été repoussée de trois longues années ont fait qu'un licenciement sur dix a abouti à une tentative de suicide depuis deux ans.

Quoiqu'il en soit, Sandrine enclenche le mécanisme d'adaptation maximale. Celui-ci, trésor de précision, prévoit qu'elle marche d'un pas pressé et constant vers l'arrêt du 6B qui l'emmène à la mairie de Melun, auquel succède le 56, puis le 112 qui la dépose sur un autre tronçon de RER qui finalement la dépose à un kilomètre de son lieu de travail.

Le Nychtémère est cette conception biologique des vingt quatre heures débutant au réveil. Le réveil de l'être humain survient aux premières lueurs du matin. A sept heures en Europe du Nord. Le cortisol instillé dans la circulation au réveil permet d'embrayer les différentes réactions innées au stress qui seront ou pas mises en œuvre pour faire face aux défis de la nouvelle journée qui commence. Le cœur s'emballé et les artères durcissent accélérant, par un mécanisme de Vernouilli, le flux sanguin. Celui-ci justement dépend également de la fréquence cardiaque pour projeter aux confins inanimés du corps le sang donc l'oxygène, nécessaire à la bataille physiologique de la survie. Le Nychtémère est influencé par la lumière, l'élan vital donc l'équilibre psychologique de l'individu et aussi par des petits détails comme le bruit, la température ambiante etc.

Sandrine défiant les lois de la biologie, forçant les règles de l'homéostasie, se met à courir quand elle se rend compte qu'entre l'arrêt temporaire déplacé du bus 56 et celui habituel du 112 la distance nécessitait un effort supplémentaire. Elle rate le premier. La baisse de la dotation de transport fait que le suivant, arrivant vingt cinq minutes après, lui faisait rater deux trains. Elle prend le troisième qui la dépose avec un retard cumulé de trente cinq minutes. Il est 6h32 minutes et malgré tous ses efforts Sandrine est en retard. Elle redouble alors d'effort dans le froid de ce matin, elle court, trainant son corps vidé par des années de

privations, raclant le fond de ses poumons rongés par le tabac et les moisissures de son logement social non rénové.

Elle avale le kilomètre en dix minutes. La voilà en bas de cet immeuble du quartier d'affaires de la Gare de Lyon. Il y a encore les onze étages que l'ascenseur escalade pour la projeter, épuisée dans les bureaux d'une start-up.

*Start-up d'état* est un concept inventé par Emmanuel. A sa réélection, financée par des dons d'investisseurs et de start-uppers, il s'évertua à récompenser les plus généreux d'entre-eux par le juteux argent public, bien commun, qu'il détourne en aides aux groupes privés.

Kevin Dubreuil était un de ces donateurs privés. Premier de sa cordée, il avait eu l'ingénieuse idée de vendre à l'état un service permettant de calculer la valeur des services publics. Son exploit est d'avoir valorisé l'ensemble des caisses de retraites ce qui a permis à Emmanuel Macron de présenter la mirobolante somme de quatre cent cinquante milliards d'euros comme étant le profit que génèrerait leur privatisation totale au profit d'un fond de pension américain. Kevin Dubreuil n'a pas eu l'idée, Kevin Dubreuil joue aux jeux vidéos dans son bureau en regardant des discours d'Emmanuel, Kevin Dubreuil a hérité d'une part du groupe familial et de la moitié des biens acquis par son père dont un quart était, lui même, un héritage plus ancien. Vingt jolis millions d'euros sans se donner de peine plus terrible que de naître sous le bon toit. Kevin Dubreuil a acheté son diplôme. Il ne dispose d'aucune compétence, se lève à 8h30 minutes quand il se lève. Ses cadres et développeurs sont un écran qui cache les centaines d'informaticiens et de consultants à qui il sous-traite l'ensemble du travail, pour la plupart en Inde

ou au Maroc, payés au lance pierre quelques roupies ou dirhams. Kevin Dubreuil n'a aucun mérite, il s'agit d'un parfait parasite, la malchance d'une France bradée au plus offrant.

Sandrine endosse son bleu de travail : un tablier délavé par l'eau de javel, dont les émanations chlorées irriteraient les yeux les plus initiés. Elle prend ensuite son chariot équipé de produits et d'ustensiles de nettoyage et s'attaque aux deux cents mètres carrés de bureaux où s'amoncellent les canettes de coca, les sacs en papiers dégoulinant de sauce à l'écusson d'une célèbre entreprise de livraison de repas ainsi que les confettis de la veille, vestiges de la fête organisée en l'honneur des dix premiers millions.

Sandrine dévale les interstices de l'*open space*. 7h40 minutes le sac poubelle bien rempli, elle s'attaque à la poussière, puis au sol. 8h10mn, 8h35mn ... elle ne regarde plus l'heure.

Les jeudis, elle doit nettoyer la salle de réunion. Elle l'entame à 8h47 minutes. La salle entièrement insonorisée, où Kevin a supprimé l'horloge car elle le stressait, disait-il, fut nettoyée de fond en comble.

Sans qu'elle sache qu'il était déjà 9h23 minutes, Sandrine qui avait alors grignoté jusqu'à la dernière réserve de son corps exténué, pousse la porte de la salle de réunion pour regagner le vestiaire, poser ses affaires, se rhabiller et repartir vers son prochain lieu d'intervention : les chambres de garde d'un hôpital privé non loin de là.

Sandrine pousse la porte de la salle de réunion et sortant pressée, tête baissée elle heurte un obstacle avec son chariot.

« Imbécile ! Idiote ! » et quelques jurons.

Sandrine lève la tête et voit un jeune, vêtu d'une chemise en flanelle et d'un jean sur lesquels son seau d'eau s'est déversé. Trempé de la tête aux pieds il dégouline du liquide saumâtre et la fixe d'un regard haineux. Elle balbutie ce qui ressemble à des excuses, puis parcourt du regard cet *open space* où tout autant de regards dépourvus d'empathie l'entourent d'une solitude sans nom.

Sandrine se ratatine dans son tablier gris. En sueur, elle entend murmurer du bureau le plus proche « Elle pue grave ! », « Putain il est vénère Kevin » ... des petites phrases qu'elle distingue à peine.

Kevin lui crie de partir, de *se casser*. Elle est là, figée dans une sorte de cataplexie, car son corps, poussé dans l'extrême tension, se crispe et l'emprisonne dans une immobilité incontrôlable.

Toute son enfance, elle a appris à se taire pour ne pas subir les coups et les injures. Toute sa jeunesse elle a appris à se taire pour ne pas éveiller les regards des hommes. Toute sa carrière elle l'a passée à se taire pour ne pas être licenciée. Depuis toutes ces années elle n'avait jamais croisé le regard d'un des employés de ses bureaux qu'elle était sensée avoir nettoyés avant que le premier n'arrive.

Ce jour là, celle qui avait surmonté les creux et les vagues de l'océan déchaîné de la société martyrisée par des années de libéralisme, a été terrassée par deux mots et quelques jurons. Celle qui avait survécu au premier quinquennat du plus libéral des présidents français, à la vie chère, à l'incertitude, à la peur pour l'avenir de ses

enfants ...était immobile, ne pouvant s'extraire de ce lieu qu'elle savait ne plus jamais revoir.

Tant d'années à se terrer dans la taupière des femmes de ménage. Ce terrier aménagé par la société pour ne jamais croiser les femmes qui sentent le détergent, celles qui sont mal coiffées, mal habillées, mal parfumées, celles qui n'ont plus à cette heure de la matinée l'allure fraîche des jeunes cadres de ces bureaux, s'ouvrait ce matin là sur le monde qu'elle ne doit pas voir.

À ce moment là, s'éveille un autre réflexe implacable.

Kevin qui égoutte la manche de sa chemise s'avance vers Sandrine, menaçant de la virer lui même des lieux.

Une colère noire s'empare de Sandrine, elle se saisit du sac poubelle attaché au chariot et le déverse d'un coup sur le jeune patron. Elle projette de côté son chariot de telle sorte qu'il fonce sur le bureau le plus proche créant un vent d'émoi dans l'assistance.

Sandrine enlève son tablier et le jette ensuite puis quitte les lieux.

Dévalant les escaliers, elle quitte au plus vite le bâtiment vers l'esplanade qu'elle traverse d'une traite.

Là, passait une manifestation de jeunes étudiants réduits à l'aide alimentaire depuis que l'université devenue payante, et la cherté de la vie ont fini de précariser des pans entiers de leur génération. Elle s'y engouffre. Celle-ci rejoint celle des avocats du barreau de Paris qui ont vu déréglementer leur profession de même que les médecins ; le tout se fondant dans un flux de français qui marchent d'un pas unique sur l'Élysée,

bunker d'Emmanuel, où il se barricade depuis quelques mois depuis qu'il a augmenté l'âge du départ à la retraite.

Dans la masse des gens, Sandrine est celle qui crie le plus fort. Défiante encore les rythmes du Nychtémère, son corps l'entraîne dans ce mouvement de groupe où elle verse sa colère du jour, celle d'une vie écrasée entre les mandibules du travail pénible et de la société machiste.

Sandrine est libre dans la masse. Atome d'un système mis en mouvement par l'énergie de la survie, elle donne de la voix et lève le poing.

Elle manifestera jusqu'au soir. Elle rentrera à 20 heures ce jour là, après avoir démissionné.

Ce jour là 5356 français seront gardés à vue, 57 personnes blessés dont 22 dans un état grave, 6 morts, 2 selon les médias.

Ce jour là était le non retour.

Ce jour là était la fin du Nychtémère Macron.



# UN JOUR HEUREUX

**L**es volets sont grippés. Jasmine pousse fort, des mains puis de l'épaule. Elle recule finalement et donne un coup de pied qui projette les deux volants. Un flot de lumière plonge alors dans le grenier de cette longue normande abandonnée.

Jasmine, accoudée au rebord de la lucarne, gonfle ses poumons de l'air frais du bocage.

Sarah joue à se rouler, déboulant la petite pente qui coule jusqu'au futur potager. Les cris d'enfant entrecouper le bruit du couple qui s'affaire à redonner vie à ce lieu.

Depuis que Jean-Luc Mélenchon a signé le décret de réquisition des logements vides il y a six mois, au total plus de 150 000 appartements, villas, corps de ferme, longères, manoirs et autres gares abandonnées ont été recensés. Le tiers a déjà trouvé des occupants.

Dans ses lieux délaissées la vie revient, comme la sève injectée dans le tronc desséché. Des familles, des femmes seules, des groupes de mineurs isolés et leur famille d'accueil, des mal-logés, des gens de la rue : le travail est immense. Chaque famille, chaque personne logée bénéficie d'un fond de rénovation énergétique qui prévoit qu'à échéance, les logements donnés ne créent pas plus d'émissions de gaz à effet de serre.

La priorité a été donnée à l'ensemble des logements vacants de la ruralité.

Celui qui a été attribué à Jasmine et Ghislain est une ferme normande. Fruit d'une succession compliquée, il a atterri dans le patrimoine indivisé de trois héritiers, qui se sont entendus il y a quarante ans de ne jamais le mettre en vente. Personne ne s'occupa de cette longère jusqu'au point même où la génération suivante et celle d'après en ignoraient la localisation. Jamais louée, la propriété de quatre mille mètres carrés était en friche.

Dort encore dans le garage le vieux tracteur rouillé. Jasmine était dans son pays d'origine, la Syrie, sculptrice et professeure d'arts plastiques à l'université d'Alep. Alep, elle dû la quitter à la hâte avec Sarah, bébé de six mois, pour s'engager dans son voyage d'Ulysse, comme elle disait. Son voyage qui passa par l'Asie Mineure, puis la Grèce, puis les rues de Rome et enfin celles de Paris. La loi Asile Immigration d'Emmanuel Macron a failli avoir raison de ses espoirs car les centres de rétention et les foyers, puis la rue quand sa demande d'asile fut rejetée, ont avalé des années de sa jeune vie. Jusqu'au jour où, à la faveur d'une des rares nuits où elle accepta d'aller au foyer d'hébergement, elle rencontra Ghislain.

Cette nuit là, la peur d'être agressée, qu'on lui vole son peu d'affaires, ne résista pas au froid qui menaçait de la geler elle et sa fille, dans le coin d'une rue du Marais. Le Samu Social réussit à la convaincre de s'abriter dans un foyer du treizième arrondissement. Arrivée sur place, elle se rendit compte que le foyer grouillait d'hommes et de femmes qu'elle ne connaissait pas. Depuis qu'on faisait arracher les tentes des exilés, même par le pire des froids, que ces frêles abris étaient déchirés et secoués pour en extraire les occupants, les foyers étaient submergés.

Elle pris ses quartiers dans une de ses chambres. La chambre rendue vétuste par tant de visiteurs éphémères, nettoyée à la hâte par les bénévoles dépassés, ne se fermait pas.

Cette nuit là elle entendit le bruit dans le couloir alors que tout le monde dormait.

Le bruit s'approchant, elle saisit Sarah se préparant à s'enfuir. Elle entendit pousser, crier, puis un jeune homme, Ghislain ayant fuit sa famille d'une ville dévitalisée du Nord Pas de Calais, vivant dans la rue depuis bientôt six ans, poussa la porte. Jasmine s'apprêtait à le contrer dans un élan de survie. Il la rassura de sa voix rouillée par les nuits de gel. Il promit ce soir là de tenir la garde.

Délivrance alors pour Jasmine qui pu revenir les jours suivants. Petit à petit, ces rendez vous imprévus se transformèrent en promenades. Ghislain fit connaître à Jasmine l'avocate de son association, qui permettait aux gens de la rue d'avoir un tuteur, lui même ancien de la rue qui en est sorti, afin de les guider vers les dispositifs d'aide.

Alors à l'élection de Mélenchon, comme tous les gens qui étaient là depuis quelques années, dans les rues d'une France qui n'a pas su les accueillir, ont été régularisés, Jasmine et Sarah ont pu avoir des papiers, condition nécessaire pour que Jasmine puisse travailler à nouveau. Elle dépoussiéra son diplôme de docteur en esthétique, et postula partout. Sans adresse, elle ne pu enseigner nulle part. L'annonce de la réquisition des logements vacants lui a été faite par l'avocate de l'association qui très vite monta le dossier. La décision fut naturelle de s'installer avec Ghislain.

On leur attribua, vu le projet de Jasmine un logement dans un village normand.

L'idée était que Jasmine accueille des jeunes artistes qui, grâce à l'augmentation du budget alloué à la culture avaient pour une année une allocation lorsqu'ils n'étaient plus exposés, afin de garder un revenu tout en continuant à créer. Elle les formerait à la sculpture, au travail du métal, sa spécialité de prédilection.

Le lycée agricole rouvrait ses portes, après quinze années de fermeture, pour répondre à l'afflux de jeunes. Depuis que Jean-Luc Mélenchon l'a annoncé, un immense projet de revitalisation des territoires a démarré. Comme Caen, Le Havre et d'autres villes normandes sont maintenant contraintes à servir du local et du bio aux élèves et dans la restauration collective des administrations, il a fallu ramener du sang neuf, former vite et bien des gens à produire ce qu'il faut sans pesticides, sans engrais chimiques et avec le moins d'eau possible.

Il n'y a plus d'élevage intensif, alors Ghislain a pensé qu'au vu du lopin de terre qui entoure la longère, il se lancerait dans l'élevage. Quelques poules pour commencer, de quoi vendre les œufs à l'école voisine où Sarah sera inscrite étant donnée la réouverture des classes fermées.

Tout a été pensé pour que dans ce village les gens aient le moins besoin d'apports extérieurs. L'énergie, mélange de solaire et d'éolien, était consommée à bon escient pour redonner vie et forme à ce qui n'était plus qu'un lieu abandonné.

Jasmine descend dans la grande salle du bas. Ghislain enlève ses bottes qu'il dépose à l'entrée. Posés

sur un canapé récupéré chez les voisins, qui, heureux de voir leur hameau revivre, n'arrêtent pas de proposer de l'aide, le couple est pris d'une langueur douce, celle du repos.

Jasmine sent soudain, pour la première fois depuis qu'elle quitta Alep un mouvement de quiétude. Apaisée, elle esquisse un discret sourire. Cet endroit elle l'appellera Calypso, refuge mythique d'Ulysse. Cet endroit Ghislain l'appellera mon petit Roubaix. Cet endroit, ce monde nouveau leur procurait un ineffable sentiment : le bonheur.

**FIN**



# À PROPOS DE L'AUTEUR

Je ne cache pas être militant insoumis. Insoumis aux règles injustes qui ne peuvent aboutir qu'à des réalités injustes pour l'humain et ce qui l'entoure. Je ne cache pas non plus ne pas être Antonio Gramsci, grand de ce monde qui jusqu'à la fin refusa la grâce de Mussolini dressant dans ses écrits l'esquisse de son monde voulu.

A la lecture vous jugerez en impartialité de qui se verra confier le destin de notre pays. A la lecture, vous saurez à quoi ressemblera ou ne devrait pas ressembler une journée sous nos cieux.

Cet écrit je le dédie à ceux qui luttent en silence dans leur vie pour que ce monde soit meilleur et que je souhaiterais voir voter le 10 avril 2022.